

# La Tragédie des frontières. Walter Benjamin, Zygmunt Bauman et la Méditerranée

Bernd Witte

I.

L'homme est une créature limitée. L'expansion de son corps dans l'espace lui impose des frontières naturelles. C'est pourquoi il aspire aussi à des délimitations visibles et compréhensibles de son espace vital. Ces délimitations sont en quelque sorte la condition nécessaire pour que l'homme puisse exister. Sans une maison, ou du moins un espace dans lequel il puisse se sentir chez lui, l'homme est perdu. La maison en tant que patrie dresse les frontières qui doivent protéger ses habitants contre toute attaque de leur corps. Car personne ne doit approcher un corps sinon dans la situation exceptionnelle de l'intimité amoureuse. Tout autre rapprochement est considéré comme la rupture d'un tabou, le franchissement d'une frontière, une agression.

Les murs de la maison n'offrent pas uniquement une protection contre autrui; l'homme a aussi besoin de ces frontières pour se protéger contre l'effroi que suscite en lui l'immensité de l'espace. Sans ces frontières, l'individu se sent livré au vide métaphysique de l'univers qui menace de l'avaloir. Dans un des textes les plus pénétrants de son livre de souvenirs *Une enfance berlinoise vers mille neuf cent*, Walter Benjamin a évoqué cette expérience d'être livré à soi-même en décrivant le rêve terrorisé d'un enfant. Le monde apparaît à l'enfant éveillé dans le clair de lune comme transformé en « satellite de la lune » sur lequel non seulement le temps, mais aussi l'espace, ont perdu leur dimension qualitative. Sa chambre, dont il se sent « expulsé » par la lumière de la lune, devient ainsi à ses yeux un néant absolu. L'étendue du monde, « la mer et ses continents » se transforment en un vide qui engloutit tout, qui dérobe à l'enfant la sécurité de la maison et lui semble être le messager de la mort. Cette vision nocturne angoissante devient pour l'homme isolé dans son exil parisien l'image allégorique du naufrage total de sa propre existence. « Il ne restait plus rien de mon existence que le dépôt de son délaissement. » Dans cette phrase qui conclut son texte, l'auteur résume avec acuité le sentiment d'être livré à soi-même ressenti par l'enfant au bord de l'espace infini, et l'isolement que connaît l'adulte dans les vicissitudes chaotiques de l'histoire.

II.

À l'aspiration de l'individu à la sécurité au sein des frontières naturelles, de sa famille, de sa maison, de son environnement natal, de sa communauté linguistique s'oppose l'envie tout aussi naturelle de franchir ses propres frontières. Cette impulsion se manifeste en tout premier lieu par l'élargissement

de l'espace vital et ainsi, nécessairement, par le franchissement de la frontière de l'autre. Dans son expression extrême, elle vise l'assassinat de celui qui avait précédemment pris possession de l'espace revendiqué par l'individu. Ainsi que l'observe justement Elias Canetti dans *Masse et puissance*, derrière chaque ordre se cache une menace de mort. Le détenteur du pouvoir est celui qui est en mesure de prononcer et d'exécuter une sentence de mort. À cet égard, l'assassinat d'un homme est la forme la plus extrême de la violation des frontières.

C'est toutefois sur cette violation des frontières que repose depuis des temps immémoriaux toute politique de pouvoir. *L'Illiade et L'Odyssée* d'Homère, origine et canon de la poésie antique, ne traitent de rien d'autre que de ces violations de frontières qui ont façonné toute l'histoire du monde occidental. Ces récits fondateurs de l'histoire des Grecs et de leur développement culturel ultérieur relatent la conquête d'un espace, à savoir la destruction de Troie, et le recouvrement de la terre d'origine, le retour du héros victorieux Ulysse à Ithaque. Les épopées d'Homère ont pour objet central le franchissement violent d'une frontière par les héros grecs, représentés sous les traits de la caste noble de l'âge du bronze.

Cette impulsion à l'origine de l'histoire européenne se perpétue jusqu'à ce jour. Les incessantes entreprises guerrières de Rome servaient exclusivement à établir sa domination et à assurer le pouvoir de l'Empire au moyen de la perpétuelle extension des frontières, jusqu'à les avoir repoussées aux confins du monde civilisé connu de l'époque. Au Moyen Âge et à l'époque moderne également, l'Histoire consiste essentiellement à conquérir les territoires du voisin et à occuper un espace sur lequel le nouveau dirigeant s'arroge le droit d'exercer le pouvoir. Cette tendance à franchir les frontières afin d'étendre son domaine d'influence a atteint un paroxysme terrifiant lors des guerres du vingtième siècle, avec l'assassinat insensé de part et d'autre de millions de personnes de la nation adverse durant la Première Guerre mondiale, et avec le génocide par les nazis des juifs d'Europe et d'autres minorités ethniques durant la Deuxième Guerre mondiale. Avec son mot d'ordre « Conquérir un espace vital pour le peuple allemand », le national-socialisme tenta de justifier rationnellement l'impulsion naturelle de toute politique de pouvoir, et en dévoila ainsi le véritable caractère.

III.

Paradoxalement, la tentative d'étendre violemment les frontières nationales au vingtième siècle a pour contrepoids la situation vécue par les persécutés

Bernd Witte a été jusqu'en 2010 professeur de Littérature allemande contemporaine. Depuis il dirige l'institut de recherche sur Martin Buber à la Faculté de Philosophie de l'Université Heinrich Heine à Düsseldorf. Parmi ses publications: Walter Benjamin – *Der Intellektuelle als Kritiker* (1976); *Christian Fürchtegott Gellert: Sämtliche Schriften*. 7 Bde. 1988 – 2008 (Hg.); *Goethe Handbuch*. 5 Bde. 1996 – 1999 (Mithg.); *Benjamin Blätter*. Bd. 1 – 5. 2005 – 2010 (Mithg.); *Goethe – Das Individuum der Moderne schreiben*. 2007; *Jüdische Tradition und literarische Moderne. Heine Buber Kafka Benjamin*. 2007; *Gedächtnisstrategien und Medien im interkulturellen Dialog*. 2011 (Mithg.)

qui eurent à souffrir une considérable restriction des frontières qui leur étaient fixées. En exil, la frontière devient un obstacle infranchissable pour les personnes chassées de leur pays; car derrière cette frontière guettent la prison et la mort. L'enfermement dans les camps ceints de barbelés, organisés et administrés par des gardiens armés, constitue une aggravation de cette situation: il dérobe à l'individu toute liberté, et restreint même considérablement ses possibilités physiques de mouvement – un destin que connurent et connaissent les opposants politiques dans les États à régime autoritaire. En Allemagne, après 1933, les nazis déplacèrent très rapidement tous les dissidents vers les camps construits par les SA. En 1939, dans la France menacée de guerre, on procéda de façon similaire avec les réfugiés juifs déclarés «étrangers ennemis». En Union soviétique, les proscrits du parti furent dès 1918 décrétés ennemis de l'Union soviétique et enfermés dans des camps de travail, un système qui atteignit sa perfection inhumaine avec le goulag stalinien.

La ghettoïsation de groupes entiers de la population est une autre aggravation des situations extrêmes aux frontières. Toute la population juive d'Europe fut enfermée dans les camps de concentration nazis, dès lors que le régime parvenait à s'en emparer. Il n'existait qu'une seule échappatoire à ces frontières: la mort. Le critique littéraire Marcel Reich-Ranicki en a récemment témoigné dans son émouvant ouvrage *Ein Tag in meinem Leben [Un jour dans ma vie, non traduit en français]* relatant la dissolution du ghetto de Varsovie. De son point de vue, «ce que l'on a appelé le «transfert» des juifs fut tout bonnement une évacuation – l'évacuation de Varsovie. Elle n'avait qu'un objectif, elle n'avait qu'un but: la mort.» Ces phrases d'une victime soulignent clairement la finalité secrète de toute restriction violente. Dans les camps de concentration défendus par des miradors et des clôtures électriques, la frontière se révèle être une menace de mort désormais inscrite dans l'espace, qui peut à tout moment s'inviter dans la réalité.

#### IV.

La mort aux frontières – le destin de l'écrivain juif Walter Benjamin, qui avait fui l'Allemagne et émigré à Paris après 1933, atteste cette situation emblématique. La vie en exil au-delà des frontières de son pays marque déjà une première étape vers l'ultime frontière infranchissable. L'expérience de la perte du pays natal est aussi vieille que l'humanité. Mais ce qui, dans les siècles passés, fut le destin d'un nombre relativement restreint d'individus, est devenu au vingtième siècle un phénomène de masse, du fait des guerres mondiales et de la persécution menée par des États

totalitaires. Un nombre considérable de personnes a fui aux quatre coins du monde le régime des nazis et la terreur soviétique. La qualité de l'exil a également connu une évolution dramatique au vingtième siècle. Comme les États totalitaires ne cessaient d'étendre leur espace de domination et menaçaient les États d'accueil ou les contraignaient à la collaboration, l'espace de liberté des réfugiés, et en conséquence leurs possibilités de survie, furent sans cesse rognés davantage. La mort, qui représentait au dix-neuvième siècle la profondeur métaphorique de ce sentiment de perte qu'était l'exil, devint désormais une menace pour les personnes chassées de leur pays. Personne n'a dû le vivre plus douloureusement que Walter Benjamin, qui, fuyant en 1940 les troupes d'occupation allemande vers le Sud de la France, s'est suicidé à la frontière franco-espagnole.

À l'entrée des troupes de la Wehrmacht en France, Benjamin quitta Paris par le dernier train, pour se rendre à Lourdes, dans la partie inoccupée du pays, et de là attendre son visa d'entrée aux États-Unis. Quelques lignes d'une lettre du 2 août 1940 à Theodor W. Adorno à New York éclairent avec acuité sa situation désespérée: «La totale incertitude de ce que le prochain jour, de ce que la prochaine heure apporte, domine mon existence depuis de nombreuses semaines. Je suis condamné à lire chaque journal [...] comme une notification à moi remise, et à percevoir en toute émission de radio la voix du messenger de malheur.» Deux semaines plus tard, Benjamin se rendit à Marseille pour récupérer le visa d'entrée aux États-Unis que lui avait procuré Max Horkheimer. Mais, comme il lui manquait le visa de sortie de France, il se mit en route le 25 septembre 1940 avec un groupe de réfugiés, conduit par Lisa Fittko, pour traverser illégalement la frontière des Pyrénées et entrer en Espagne.

Lorsqu'il foula le lendemain le sol espagnol à Port-Bou, la police locale menaça de le reconduire en France. À l'époque, le petit village frontalier sur les bords de la mer Méditerranée n'était pas un sol neutre, mais un terrain déchiré par les conséquences de la guerre civile espagnole, aux maisons en partie détruites par les bombardements. Les réfugiés savaient que s'y trouvaient des agents de l'Allemagne nazie et des informateurs de la Gestapo. Le maire et d'autres notables locaux étaient des sympathisants de Franco. Benjamin savait qu'une reconduite à la frontière par les Espagnols pouvait signifier sa remise aux griffes de la Gestapo. Face à cette menace, il décida de mettre fin à sa vie. Dans un bref message, il demanda à Henny Gurland, qui avait traversé les Pyrénées avec lui, d'expliquer la situation à «son ami Adorno». Il constata de façon lapidaire: «Dans une situation sans issue, je n'ai d'autre choix que d'en finir. C'est dans un petit village des Pyrénées où personne ne me



connaît que ma vie va s'achever.» Dans une chambre poussiéreuse de l'« Hotel de Francia », il avala une surdose de comprimés de morphine qui entraînèrent sa mort dans la nuit du 26 au 27 septembre. Personne n'était à ses côtés. Un médecin appelé a posteriori établit le certificat de décès, indiquant pour cause de la mort une « hémorragie cérébrale ». Mais la véritable cause était l'impossibilité de franchir la frontière.

## V.

Les frontières sont-elles aujourd'hui devenues « liquides » et ainsi plus perméables ? Dans son livre *Liquid Modernity* [*Modernité liquide*, non traduit en français], Zygmunt Bauman fait de l'élément liquide la « métaphore-clé de l'ère moderne ». Il affirme que l'économie débridée recourant aux médias modernes de communication est devenue « l'élément dominant et dominant de la vie humaine ». L'« affranchissement de l'économie de tous ses devoirs traditionnels politiques, éthiques et culturels » a selon lui conduit à une « liquéfaction complète du quotidien ». Bauman juge cette évolution ambivalente. Sur le plan social, « les derniers modèle de dépendance » seraient ainsi tombés, l'individu serait enfin complètement responsable de son interaction sociale. D'autre part, le pouvoir pourrait désormais se déployer librement, de par sa nouvelle nature « ex-territoriale ». « Il n'est plus

question de conquête de territoires, mais de destruction des murs qui gênent le flux global du pouvoir. »

Cette considération globale néglige le fait que l'évolution esquissée ici n'est pas un « affranchissement de l'économie » au sens général, comme Bauman semble le supposer. Bien davantage, dans le chaos actuel de l'économie mondiale, seul le capital financier est devenu un facteur circulant librement, ignorant toutes les frontières. Tous les individus sont concernés par les conséquences de cette évolution, autant dans les États industrialisés que dans les pays émergents et les pays du Tiers Monde. Au lieu de contribuer à « liquéfier les rapports », et ainsi à délivrer la grande majorité des individus, cette forme de mondialisation établit de nouvelles frontières entre les immensément riches, qui détiennent le pouvoir et peuvent tout s'acheter, même des gouvernements, et le reste du monde, livré à l'arbitraire du capital uniquement préoccupé de son accroissement. Si, dans les faits, la représentation de la société en classes structurées, héritée du dix-neuvième siècle, est devenue obsolète, de nouveaux obstacles infranchissables sont dressés au sein des sociétés nationales et entre elles.

Ainsi se reproduit à l'échelle mondiale le paradoxe qui caractérisait déjà l'extension territoriale du pouvoir au vingtième siècle. Toutefois, comme l'observe Bauman, on assiste aujourd'hui à « la destruction des murs qui gênent le flux du pouvoir mondial », mais cette suppression des frontières nationales sert

Ras Ajdir, 25 février 2011. Plus de 25000 réfugiés, pour la plupart égyptiens et libyens traversent la frontière tunisienne pour fuir la révolution et les affrontements en Lybie. Photos Bruno Stevens/ Cosmos pour Stern.



essentiellement les banques et les entreprises multinationales, tandis que les délimitations au sein des sociétés nationales et entre les zones économiques du monde, aux niveaux de développement variés, sont d'autant plus fortement marquées. La terrible accumulation des capitaux flottants et l'utilisation des flux financiers ont créé de nouvelles dépendances, et ainsi de nouvelles frontières qui cimentent les rapports de pouvoir existants. Les qualifier de « post-panoptiques » et d'« ex-territoriaux », à l'instar de Bauman, reviendrait à céder à une illusion d'optique. Le pouvoir repose aujourd'hui encore sur la sécurité des frontières et ainsi sur la menace de mort liée au territoire. La clôture qui sépare le Mexique pauvre du riche Sud des États-Unis et que cherchent à franchir tous les jours des réfugiés en risquant leur vie, en est un exemple d'actualité.

Nous autres Européens sommes davantage concernés par les événements qui se déroulent en mer Méditerranée, « frontière liquide » par excellence. Car depuis l'Antiquité et jusqu'au seuil de notre ère, cette mer fut un espace de communication au fonctionnement extraordinaire. Ainsi que l'a constaté Fernand Braudel dans sa monumentale histoire *La Méditerranée*, elle a de tous temps constitué un « entrelacs historique serré ». Les cités-États grecques sillonnaient la mer pour fonder leurs colonies sur ses côtes. Les Romains, qui en avaient fait la mer intérieure de leur Empire, l'appelèrent « mare nostrum ». Au Moyen Âge et à la Renaissance, elle fut la source de la richesse des villes commerçantes italiennes, en

particulier Venise. Au seizième siècle, l'époque de Philippe II, à laquelle s'intéresse tout particulièrement Fernand Braudel, elle était encore le centre d'intenses échanges économiques et culturels.

Aujourd'hui, elle est au contraire devenue une frontière mortelle, par laquelle la « forteresse Europe » cherche à se protéger contre les intrus du Sud. Il n'existe pas de chiffres officiels, les gouvernements européens ayant visiblement honte de la façon dont la riche Europe protégée par les accords de Schengen défend ses frontières. On nous renvoie à des estimations et des articles de presse. « Fortress Europe », tel est le nom que le journaliste italien Gabriele del Grande a donné au blog dans lequel il essaie de tenir le registre des événements meurtriers survenus entre le continent africain et l'Europe. De 1988 à 2010, il a dénombré « au moins 17 738 morts » le long des frontières européennes. Dans son livre *Il mare di mezzo al tempo dei respingimenti [La mer Méditerranée à l'époque du protectionnisme, non traduit en français]* (2011), il décrit la tragédie qui se joue depuis des années à cette « frontière liquide ». D'après des articles de presse, en 2011, le nombre des réfugiés noyés ou morts de soif durant la traversée vers Lampedusa ou les îles Canaries a, du fait du « printemps arabe », plus que doublé par rapport aux années précédentes, dépassant les deux mille individus. Mais les morts ne sont pas les seules victimes de cette nouvelle délimitation des frontières; il y a aussi les centaines de milliers de réfugiés refoulés et « reconduits », voire enfermés dans les camps d'accueil installés en Afrique du Nord. C'est la richesse obscène d'une petite minorité en Europe et aux États-Unis qui impose ces nouvelles frontières érigées avec brutalité en frontières territoriales aux yeux du monde, et qui à l'intérieur divisent les sociétés capitalistes comme des frontières invisibles. Les « réfugiés économiques » sont eux aussi des êtres humains, ils ont droit eux aussi à une vie digne. Il convient de s'élever contre leur exclusion brutale et contre l'exclusion des plus pauvres parmi les pauvres dans nos sociétés occidentales opulentes. « Indignez-vous ! », comme l'a écrit Stéphane Hessel, un des derniers à avoir parlé à Marseille à Walter Benjamin avant sa mort, dans son appel à la jeunesse révoltée du monde.

Seul un ordre économique et social plus juste pourrait mettre fin au scandale de la mort à nos frontières.

*Traduit de l'allemand par Émilie Syssau.*